

LE CŒUR HUMAIN

JE n'accorderai ici que quelques pages au symbolisme christique du cœur humain, espérant, si Dieu le permet, consacrer à ce sujet une beaucoup plus longue étude. Jetons d'abord un rapide regard sur les cultes du monde préchrétien.

I. LE CŒUR CHEZ LES ANCIENS

SI l'on en croit quelques érudits l'homme aurait, dès les temps néolithiques, représenté, avec une intention symbolique, l'organe intime où s'élabore son sang, où se concentre sa vie : le dolmen du Croisic, par exemple, porterait une image en relief du cœur, en même temps que d'autres symboles : le serpent, le poulpe¹, et peut-être le nœud initiatique (?)

Chez tous les peuples anciens dont les civilisations sont connues de nous, chez ceux de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique septentrionale surtout, jusqu'à notre ère, la signification attachée à la représentation du cœur humain se rapporte plus à l'intelligence qu'au sentiment, ou, plus exactement, ils firent de l'image du cœur bien plus l'idéogramme de la faculté de connaître, de raisonner et de comprendre que de l'amour affectif et physique².

L'Égypte qui, dans ses hiéroglyphes, a figuré le cœur de l'homme et le cœur de la Divinité par l'image d'un vase et par le fruit du persea, en faisait, chez l'homme, le siège de l'âme ; Platon n'accepta pas cette conception ce qui nous a valu cette observation de saint Jérôme : « Les naturalistes demandent où réside particulièrement l'âme ; Platon prétend que c'est dans le cerveau, et Jésus-Christ nous apprend, lui, que c'est dans le cœur³. »

Les sages de l'Égypte assuraient que du cœur vient tout ce que l'homme sait, et tout ce qu'il peut faire, et c'est de lui, disaient-ils, que l'activité humaine reçoit ses inspirations

1. Cf. P. LE COUR, *A la recherche d'un monde perdu*, pp. 67 à 77, 5 fig.

2. Cf. Alex MORET, *ouvrages divers*. — Ph. VIREY, *La Religion de l'Ancienne Égypte*. — R. GUÉNON, *Le langage secret de Dante et des Fidèles d'Amour*, in *Voile d'Isis*, T. XXXIV, (1929), III.

3. S. JÉRÔME, *Explication du cérémonial de l'Ancienne Loi*. Traduct. A. Martin, édit. de 1854, p. 57.

et sa force dans le domaine de la pensée comme dans celui des actes corporels ; et nos pères ont été d'accord avec eux le jour où ils ont tiré du mot latin *Cor* le mot *courage*, pour en faire le synonyme de vaillance, d'intrépidité.

C'est toute l'Antiquité, de l'Orient à l'Occident, que Pline résuma quand il écrivit : « Le cœur offre, au-dedans de lui, le premier domicile à l'âme et au sang dans une cavité sinueuse... là réside l'Intelligence¹ ».

Notre Vauvenargues nous a dit que « les grandes pensées viennent du cœur² », et trente siècles avant lui, le lapicide qui grava la stèle funéraire du pharaon Tout-Ank-Amon, y témoigna que ce souverain méditait profondément le bonheur de son peuple en communiant avec son propre cœur³ ».

Oh ! le Cœur humain, comme l'Égypte idéaliste l'a aimé ! Qu'on lise la fable de Bitau qui s'est sacrifié lui-même, mais dont le cœur ne veut pas mourir, qui renaît et se transforme chaque fois qu'un nouveau coup, mortel par lui-même, vient le frapper, jusqu'à ce qu'enfin Anubis ranime Bitau en retrouvant son cœur errant et en le mettant dans de l'eau ; alors Bitau revient à la vie en recevant son cœur.

« Les Égyptiens, dit Plutarque, figurent le ciel, qui ne peut vieillir puisqu'il est éternel, par un cœur posé sur un brasier dont la flamme en entretient l'ardeur⁴. »

D'une certaine manière, la théologie égyptienne avait même compris la conception profondément reconfortante de ce que la spiritualité catholique appela plus tard « l'habitat de Dieu en nous ». Sur une stèle conservée au Musée de Turin, et traduite par Chabas, Béka se félicite d'avoir été durant sa vie « un homme juste, véridique et bon, ayant mis Dieu dans son cœur⁵ ». Béka dit bien *Dieu*, le dieu Un, en hiéroglyphes, *Nouter*, et non les dieux, qui furent, en Égypte les ancêtres divinisés ; Béka comprenait au mieux que ne pouvait être condamné, au pèsement des âmes, un cœur en qui la Divinité résidait, et qui la portait au foyer même de sa vie : dans le même sentiment de la possession divine en soi, mais en appliquant sa parole à d'autres pensées, saint Paul dira plus tard : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

La pesée du cœur humain dans le jugement post-mortuaire des âmes, et en tant qu'auteur responsable des actes bons ou mauvais émis durant la vie terrestre, nous est exposée sur les monuments égyptiens en des scènes qui font penser à celles qui nous montrent, sur nos églises françaises du Moyen-âge, le jugement particulier des actes de nos vies, avec saint Michel qui pèse de petites âmes tremblantes en présence de l'ange commis à notre protection et de Satan, notre accusateur.

Voici, par exemple, cette scène de jugement peinte sur le cercueil d'une prêtresse d'Amon : Devant le trône d'Osiris, chargé de juger les morts, et qu'entourent ses assesseurs, et près de Maât, personnification divine de la Vérité, une haute balance s'érige. À côté d'elle, ou au-dessus d'elle, un monstre hybride, « la Dévorante », justicier de la Divinité, s'appête à s'emparer de l'âme si la juste pesée est en défaveur de celle-ci.

1. PLIN, *Histoire Naturelle*, Liv. XI, 69.

2. VAUVENARGUES, *Les Maximes*.

3. Cf. Ph. VIREY, *Op. cit.*, p. 117.

4. PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, X.

5. *Ibid.*, p. 63.

Dans un des plateaux repose, seul, le cœur du défunt sous les apparences du vase hiéroglyphique dans lequel sont les œuvres mauvaises de la vie qui va être jugée. (Fig. I et II) Alors Maât-Vérité s'avance ; elle détache de sa coiffure la blanche plume d'autruche qui la caractérise, et la place dans le plateau vide ; quelquefois elle s'y asseoit elle-même, mais, comme elle est substance spirituelle, seule la plume immaculée pèse de son poids si léger et l'équilibre parfait doit aussitôt s'établir entre le vase-cœur et la plume (Fig. III) ;



faute de quoi c'est le monstre justicier qui triomphe, et l'âme, victime des actes mauvais du cœur, ne sera pas reçue dans le royaume des transformations heureuses.

« Les Égyptiens, dit A. Godard, plaçaient au seuil de leurs maisons une croix plantée dans un cœur¹. » Et, d'après G. Ferrero,² Wilkinson, recueillit le dessin d'une maison égyptienne sur la façade de

laquelle figurait un cœur surmonté d'une croix « extrêmement semblable à ceux qu'on trouve dans certains tableaux catholiques³ ». M. Le Cour a publié une amulette égyptienne qui présente le même sujet.

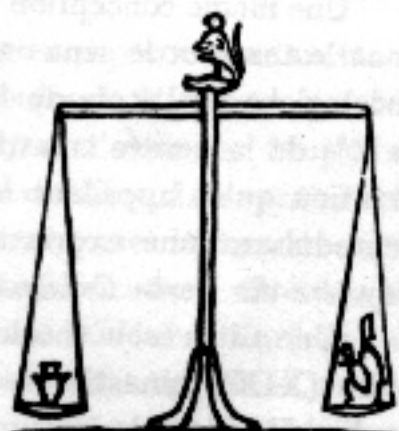


Fig. III. — Le Cœur et la Vérité dans la balance du jugement. D'après la peinture du cercueil d'une prêtresse d'Amon. — Cf. Ph. VIREY, *Relig. de l'ancienne Égypte*, p. 157.

II. L'IDÉE DU CŒUR DE DIEU CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS

PARTANT des conceptions que nous venons d'examiner, et tout naturellement, la pensée pieuse des anciens Égyptiens fit aussi du cœur du Dieu Un le siège et la source des perfections divines. Et nous voyons, en conséquence, des vieux textes évoquer expressément le Cœur divin ; Ramsès II, ayant été mal assisté par ses officiers dans un combat, le leur reproche et termine en leur disant : « Je ne vous porte plus dans mon cœur » ; puis, se tournant vers son père du ciel, le dieu Amon, il ose lui parler ainsi : « Que fais-tu donc, ô mon père Amon ? Est-il d'un père de ne pas veiller sur son fils ?... et que sont ces Asiatiques pour ton cœur⁴ ? »

Dans une des hymnes en l'honneur d'Aton, image de la Divinité sous l'emblème du disque solaire, composée par le Pharaon Anémophis IV et par Néfer-Néfériou-Aton, sa gracieuse épouse, nous lisons, au cours d'un long texte : « ... tu as créé la terre dans ton Cœur, alors que tu étais tout seul... tu as fait les saisons pour faire naître et croître tout ce que tu as créé... tu as fait le ciel lointain pour te lever en lui et tu vois de là tout ce que tu as créé,

1. A. GODARD, *Le Messianisme*, p. 168.

2. G. FERRERO, *Les Lois psychologiques du Symbolisme*, p. 142.

3. René GUÉNON, *La Terre Sainte et le Cœur du monde*, in *Regnabit*, T. XI, n° 4 et 5 (1926), p. 218.

4. Ph. VIREY, *Op. et loc. cit.*

toi tout seul. Tu parais sous la forme d'Aton vivant ; tu te lèves rayonnant, tu t'éloignes et tu reviens ; tu es dans mon cœur...¹ »

Une même conception nous est exposée dans l'inscription funéraire d'un prêtre de Memphis dont le texte et le sens ont été fixés par Maspéro, Breasted et Erman ; il en ressort que les théologiens de l'école de Memphis distinguaient dans l'œuvre de l'Auteur de toutes choses, le rôle de la pensée créatrice, qu'ils appellent *la part du Cœur*, et celui de l'instrument de la création qu'ils appellent *la part de la Langue*, le *Verbe* ; aussi Alexandre Moret a-t-il pu, en reproduisant une expression égyptienne, intituler l'un de ses plus beaux chapitres : « *Du Mystère du Verbe Créateur* »².

Une autre école théologique que nous font connaître des monuments du temps des Ramesides (XIX^e dynastie, vers 1200 av. J.-C.) nous expose une théorie d'après laquelle Dieu, le dieu Un, dont la Nature, (littéralement le Nom est tout mystère) nous est présentée comme formée de trois entités divines distinctes qui en font une véritable trinité-unité : *Phtah*, *Horus* et *Thot*. *Phtah* est la Personne suprême, l'Intelligence parfaite ; *Horus*, selon la croyance alors déjà bien ancienne, est le Cœur compréhensif et affectif de la divinité, c'est l'esprit qui anime toute vie ; *Thot* est le Verbe, instrument de réalisation des œuvres divines.

Phtah est désigné comme étant l'Être suprême parce que la triade entière procède en quelque sorte de lui. Il est, selon le document précité : « celui qui devient *Cœur*, celui qui devient *Langue* ».



Fig. IV. — Le pharaon Chéphrem et le Faucon divin.

Horus, le Cœur divin, fut représenté dans les arts sacrés par la figure du faucon. Dès le temps de la IV^e dynastie, vers 2840 à 2680 avant notre ère, il apparut ainsi symbolisé ; sur la belle statue de Chéphrem, qui est au musée du Caire, par exemple, l'Oiseau sacré appuie son cœur, tout son corps, contre la nuque du pharaon qu'il protège, qu'il inspire et lui enserre la tête de ses ailes étendues. (Fig. IV) Il y a même dans cette attitude singulière du faucon dieu beaucoup plus que la marque d'une simple assistance accordée au pharaon dont il couvre et réchauffe le cervelet au point, sensible entre tous, que la névrologie appelle « le Pont de Varole » et qui le met en contact presque immédiat avec ce faisceau de nerfs

cervicaux que certains anatomistes nomment « l'Arbre de Vie » : ne dirait-on pas que, par cette chaude approche l'Oiseau-divin, emblème du Cœur de la divinité, féconde, en quelque sorte, l'esprit de Chéphrem dans son cerveau, dans cette hôtellerie où s'arrêtent, disaient les sages de ce temps, les pensées conçues et nées dans le cœur, avant qu'elles se puissent extérioriser par le jeu de la langue et par l'ouverture des lèvres ?

1. Cf. Alex MORET, *Rois et dieux d'Égypte*, p. 64.

2. Alex. MORET, *Mystères Égyptiens*, II. — *Le Mystère du Verbe Créateur*, pp. 103 à 138.

III. LE CŒUR HUMAIN, IMAGE EMBLÉMATIQUE DU CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

DANS les arts de la Chrétienté persécutée et sous les premiers empereurs constantiniens, l'image du cœur apparaît souvent sans que l'on puisse toujours se résoudre raisonnablement à n'y voir qu'un motif purement ornemental, ni l'assimiler toujours à ces feuilles cordiformes de convolvulus employées dans l'épigraphie romaine. Le savant explorateur de la Carthage antique, R. P. Louis Delattre a publié de nombreuses images de cœurs relevés sur des plats ou des lampes du III^e siècle au VI^e, qui sont de fabrications chrétiennes : ces cœurs sont ornés soit de la croix soit des initiales du Christ, I sur X (Iesus Xhristos), ou X sur P (XPistos). De deux choses l'une : ou bien ils expriment l'habitat du Christ dans le cœur du chrétien, ou bien ils sont l'emblème du propre cœur de Jésus-Christ, avec des réserves ; du reste, le P. Delattre acceptait cette dernière interprétation à laquelle l'adhésion plus récente du maître Dom H. Leclercq donne une valeur de quasi certitude, surtout en ce qui concerne la présence du cœur marqué d'une croix au centre de certaines lampes carthaginoises¹.

Durant de longs siècles, à Rome et dans le reste de la chrétienté, le culte du Cœur de Jésus-Christ se confond avec celui de la blessure faite à son côté, sur le Calvaire, par la lance du soldat romain qui le transperça.

Si nous ne connaissons pas, antérieurement à la fin du XIII^e siècle, d'autres images symboliques du cœur humain qui puissent être regardées comme représentant celui du Sauveur, du moins les écrivains de ce temps parlent-ils fréquemment du Cœur de Jésus-Christ comme foyer de son amour pour les hommes, et comme la source du sang qu'il répandit pour le rachat et le salut du monde. Tels saint Bernard, au XI^e siècle², Guillaume de Saint-Thierry, vers 1150³ ; vers le même temps l'auteur de la *Vigne Mystique*⁴, et Guerric d'Igny et d'autres. A partir du XIII^e siècle, avec les quatre courants mystiques bénédictin, cistercien, dominicain, franciscain, et dans les écrits des moniales les saintes Mechtilde et Gertrude, avec François d'Assise, Bonaventure, Antoine de Padoue, Ubertain de Casale, les textes relatifs au Cœur du Sauveur se multiplient et des représentations apparaissent. A la fin du XIII^e siècle ou bien au début du XIV^e il est gravé au-dessus du nom même du Christ, XPS, sur un moule à hosties, qui est au musée de Vich en Espagne⁵ ; en 1308-1309, l'un des chefs de l'Ordre du Temple, qui furent enfermés dans le donjon de Chinon le figura au couteau sur la muraille de leur prison⁶ ; et le petit sceau d'Estème Couret, de même époque, retrouvé en Poitou par le comte R. de Rochebrune, le porte avec la croix, et des rayons qui s'échappent du point où elle s'enfonce en lui⁷ (Fig. V). Quelquefois il accompagne l'évocation des autres membres blessés par le cruci-



Fig. V. — Sceau d'Estème Couret, XIV^e siècle. Collect. du Comte R. de Rochebrune

1. DOM LECLERCQ. *Diction. d'arch. chrét.* in *dict. d'arch. chrét.* Fasc. LXXXIV, col. 1091.

2. SAINT BERNARD, in *Cant.* — *Sermo LXI*, 4.

3. GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *De contemplando Deo*, c. I, 3 et *Meditationes orationes*, VI.

4. *Vita mystica*, traduct. Apol. de Valence, passim.

5. Cf. L. CHARBONNEAU-LASSAY, *Moule à hosties du XIV^e siècle au Musée épiscopal de Vich*, in *Regnabit*, T. III, n° 4, pp. 280-285.

6. *Ibid.*, *Le Cœur rayonnant du donjon de Chinon attribué aux Templiers*, 45 p.

7. *Ibid.*, *Le sceau d'Estème Couret*, in *Revue du Bas-Poitou*, Ann. 1917, Livr. III et *Regnabit*, T. II, n° 9 (févr. 1922) pp. 264-268.

fient, ou bien il est lui-même percé par les clous tragiques (Fig. VI et VIII)¹ ; d'autrefois, au xv^e siècle finissant, et par une outrance de symbolisme étrange, ce Cœur du Christ est pourvu de jambes et de bras directement soudés à lui ; ainsi le voit-on sculpté au pied des statues du Christ assis, attendant la mort, à Saint-Nizier de Troyes, à Venisy (Aisne) et peint dans la chapelle du *Corpus Christi* Collège d'Oxford² (Fig. VII).

Jamais, antérieurement au xix^e siècle, le Cœur du Sauveur ne fut aussi souvent représenté qu'en cette période qui commence à la seconde partie du xv^e siècle et se termine au



Fig. VI. — Le Cœur de Jésus sur l'Hostie. Cuivre estampé du début du xvi^e s. trouvé à Londres. A M. Th. S. Smith.

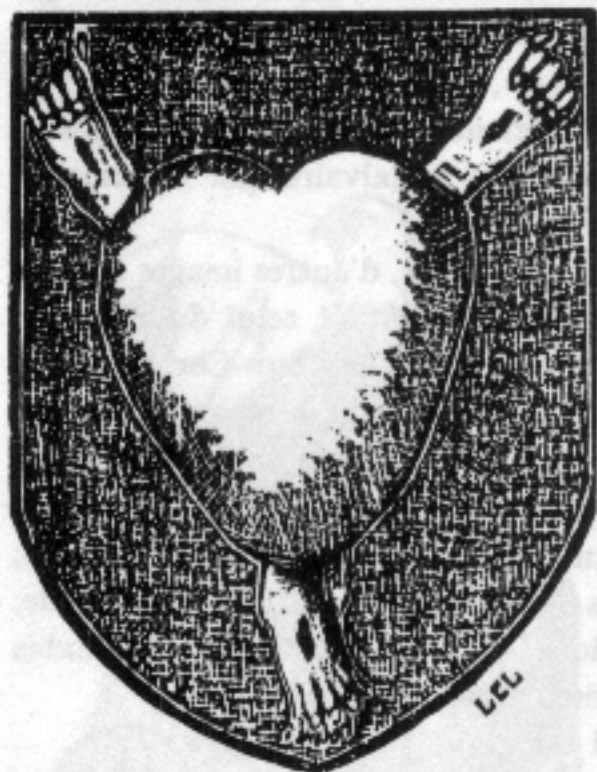


Fig. VII. — Le Cœur et les Piales des mains et des pieds de Jésus-Christ. Blason de la statue du Christ assis de Venisy (Aisne) ; fin xv^e siècle. D'après un croquis de M. l'abbé P. Bourand, curé de Chailley-Venizy.

milieu du xvi^e.

Précisons bien que cette figure du Cœur de chair de Jésus-Christ est, dans le culte catholique l'emblème de son amour pour les hommes. Il est, a dit Léon XIII, « le symbole et l'image de la charité infinie de Jésus-Christ³ ». Ce sens est encore mieux précisé quand il apparaît entouré de flammes : il est alors selon le langage liturgique « fournaise ardente de charité », *Cor Jesu, fornax ardens caritatis*⁴.



Fig. VIII. — Marque commerciale de Pierre Levet, imprimeur à Paris, fin du XV^e siècle. D'après CLAUDIN, *Hist. de l'Imprimerie en France*. Bibl. Arsenal, Paris.

1. L. CHARBONNEAU-LASSAY, *Le Christ assis de Venisy et son blason*, in *Regnabit*. T. IV (1923), n° 11, pp. 373 à 383.
 2. D'après *Lettre et dessin* du Rév. C. PLUMMER, chapelain du *Corpus Christi* à l'auteur, 23 mai 1913.
 3. LÉON XIII, *Encyclique Annum Sacrum*.
 4. *Litanies du Sacré-Cœur*, invoc. 17°.

Ajoutons que le Cœur vulnéré ne change pas de signification quand il est représenté en relation avec les instruments de la Passion, ou bien réuni aux plaies des pieds et des mains, car le supplice rédempteur fut, par excellence, un acte suprême d'amour. Ce fut la pensée certaine de nos pères : le Cœur du Christ vraie source du sang qu'il élaborait, le versa sur le monde en rançon d'amour par les ouvertures des blessures que firent au Crucifié les fouets et les épines, les clous et la lance. (Fig. VIII et IX).

Exceptionnellement, dans l'ancien art religieux, le Cœur de Jésus-Christ apparaît dans des conditions qui expriment une profondeur, une envergure de pensée magnifiques : c'est ainsi que sur un marbre de la fin du ^{xv}^e siècle provenant de l'ancienne Chartreuse de Saint-Denis d'Orques (Sarthe) (Fig. X) le Cœur blessé de Jésus-Christ triomphe au milieu d'une gloire de flammes et de rayons ; il y forme, en même temps, le centre de deux cercles dont le premier porte la croix et les signes astro-

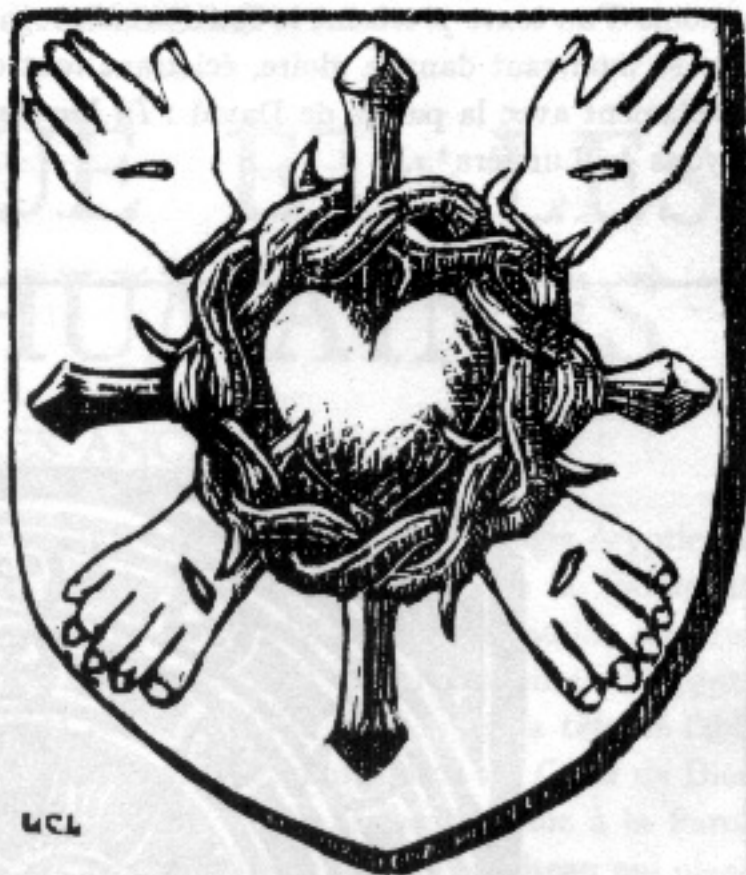


Fig. IX. — Écusson mystique à la voûte de la cathédrale de Glasgow (Écosse).

nomiques des sept planètes, emblème des espaces infinis du firmament, qui correspondent aux sept cieux des mystiques orientaux¹ ; le second cercle porte les douze signes du Zodiaque qui président à la succession des saisons et des années, symbole de l'infinie durée des temps passés et des temps à venir². Voilà donc, par là, le cœur glorifié de Jésus-Christ posé au lieu et place qu'occupait la Terre dans le système géocentrique de Ptolémée qui faisait loi à l'époque où fut sculpté le marbre de Saint-Denis d'Orques³, le Cœur du Christ posé, aussi, comme centre de l'infinité des temps et de l'infinité des espaces, donc comme centre même de l'Univers entier qu'il remplit de l'irradiation de son amour et de sa gloire. Peut-on rêver plus magnifique et plus immense apothéose ?...

Ne seront pas extraordinairement surpris qu'un chartreux de ce temps ait pu concevoir une telle glorification ceux qui connaissent la doctrine cartusienne d'alors touchant le culte du Cœur de Jésus, telle que l'ont fixée les ouvrages des moines Ludolphe de Saxe, Dominique de Trèves et Denys le Chartreux, le « Docteur extatique ».

1. Cf. R. GUÉNON, *La Chiologie dans l'ésotérisme islamique*, in *Le Voile d'Isis*. T. XXXVII, 1932, n° 149, p. 291.

2. L. CHARBONNEAU-LASSAY, *Le marbre astronomique de la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques*, in *Regnabit*. T. VI, 1924, n° 9, pp. 211 à 225.

3. L'ouvrage de Copernic qui établit le premier les vraies lois du système solaire, le *De orbium caelestibus revolutionibus*, ne parut qu'en 1543, année de la mort de l'auteur.

Quand du cœur humain s'échappent des flammes, il ne représente pas toujours le Cœur de Jésus-Christ, car, embrasé du feu de l'amour, il peut n'être qu'un cœur absolument profane ; mais, quand il est le centre d'une irradiation de rayons lumineux et glorieux, on peut toujours, à moins d'un texte précisant le contraire, le regarder comme symbolisant le Cœur du Rédempteur se montrant dans la gloire, éclairant tout de sa splendeur. C'est alors que les mystiques l'acclament avec la parole de David : *In lumine tuo videbimus lumen*, « Dans ta lumière, nous voyons la Lumière¹ ».

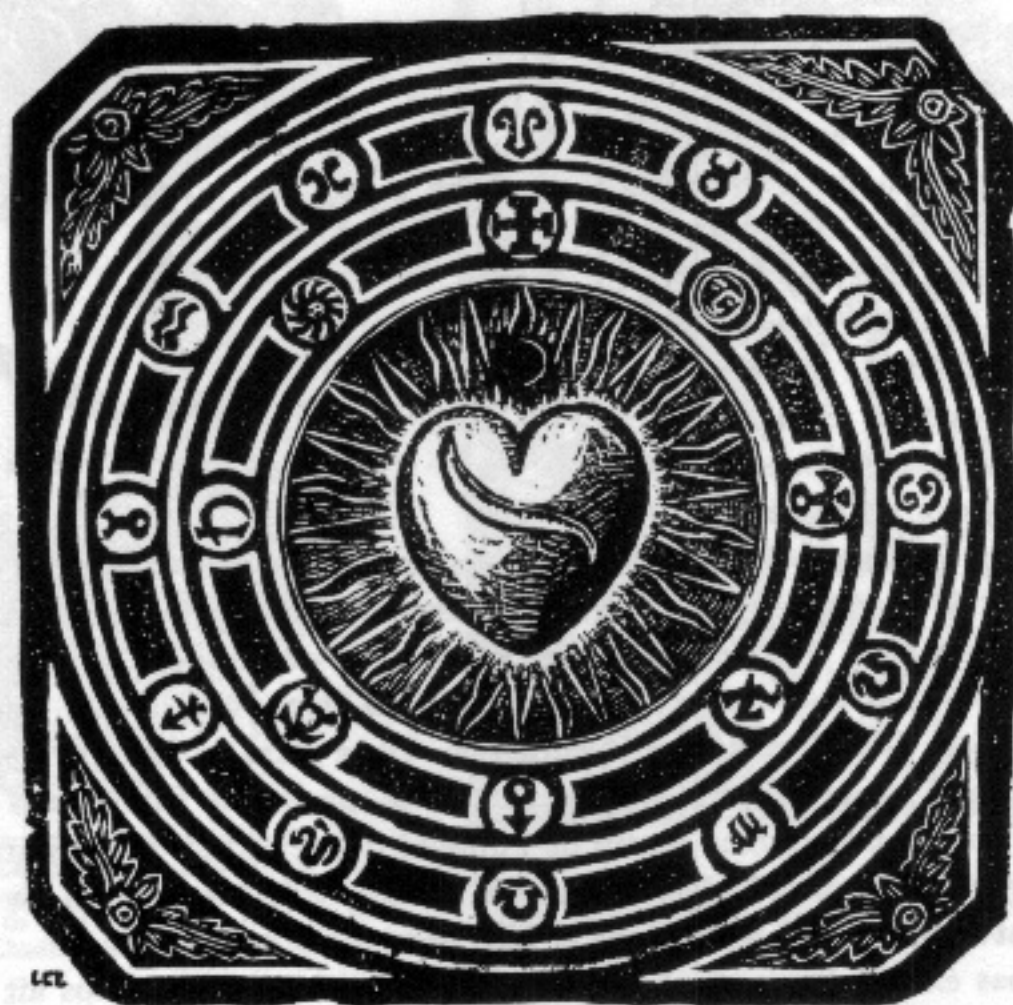


Fig. X. — Le marbre astronomique de l'ancienne Chartreuse de Saint-Denis d'Orques. — Fin XV^e siècle. — Du cabinet de l'auteur. 0 m. 20 X 0.20